

## PUKA PUKA LECTURE

### LA CHASSE À LA TORTUE

Il me proposa ensuite d'aller au large, à un *mile* ou deux, à la chasse à la tortue géante. Comme on le sait, ces tortues vertes que l'on trouve dans les mers tropicales vivent mille ans<sup>1</sup> et pèsent trois ou quatre cents livres. Leurs mâchoires sont capables de trancher le bras d'un homme aussi facilement qu'un requin cisailerait une méduse. Mais on sait moins, me semble-t-il, que la queue de ces tortues – mais celle des mâles seulement – est leur arme la plus mortelle.

Peni m'expliqua tout ça tandis que nous nagions sans nous presser vers le large. La queue du mâle est bien plus longue que celle de la femelle, et si quoi que ce soit la touche, elle s'enroule autour, serre comme un étau, et l'animal plonge. Et donc, si un homme attrape une de ces tortues géantes par une nageoire, et qu'il laisse son bras ou sa jambe toucher la queue de l'animal, il est instantanément saisi et plaqué contre la carapace de la bête. Sur quoi il lâche la nageoire qu'il tenait pour tenter – vainement – de se dégager, et il est entraîné vers le fond et noyé. C'est la raison pour laquelle l'homme qui, seul, arrive à ramener une tortue mâle, est considéré comme un *toa* – un héros, un surhomme – par les gens des atolls.

À un *mile* du rivage, nous nous sommes reposés un instant, appuyés sur mon bout de bois. L'eau était comme de l'acier poli, et nous étions maintenant suffisamment loin du récif, au milieu des grandes ondulations du Pacifique. Lorsque nous descendions dans la profondeur des creux, l'île disparaissait à notre vue derrière le dos lisse des vagues, sur cette houle d'huile, et il ne fallait pas beaucoup d'imagination pour se croire à des milliers de lieues de la terre. Mais l'ondulation suivante nous soulevait, découvrant pour nous l'île inondée de soleil, émeraude de beauté éblouissante posée, légère, sur le sein de la mer. Peni m'expliquait les méthodes de capture de la tortue géante.

« La technique la plus facile est la plus dangereuse. Tu attrapes la tortue par la peau du cou, à la nuque, tu montes à cheval sur son dos et tu la diriges vers le rivage. Ça, tu le fais rarement avec un mâle, parce que tes jambes viendraient trop près de sa queue. Si on trouve une femelle aujourd'hui, tu pourras grimper dessus, mais si c'est un mâle, laisse-le-moi. Le papa tortue, on arrive à le tenir en glissant le bras droit sous sa nageoire avant gauche ; puis, en relevant le bras, on attrape le bord de sa carapace, au-dessus, à l'avant. Ça aussi, c'est dangereux, parce qu'il va se débattre et tes mains risquent de passer à portée de sa bouche. C'est d'ailleurs comme ça que le père de Pirato Ariki est

---

<sup>1</sup> Frisbie doit être victime de quelque récit légendaire : La tortue verte a la même longévité que l'homme, autour de 80 ans.

mort : le mâle l'a attrapé par la main, l'a entraîné au fond et l'a noyé. De ces deux manières, une fois que tu tiens bien l'animal, il ne peut plus descendre et, puisqu'il est très maladroit, tu peux facilement le "piloter" en le poussant d'un côté ou de l'autre. Maintenant, Ropati, tu vas prendre la maman tortue et moi son mari. Ura aura une bonne surprise en nous voyant les ramener.

— Mais il faudrait peut-être d'abord qu'on les trouve, non ?

— Les voilà, dit Peni. Moi, je les ai vus depuis longtemps, mais comme tu es un Blanc, tu ne remarques pas ce genre de choses. »

En suivant son regard, j'aperçus ce qui semblait être une paire de noix de coco qui flottaient à une centaine de mètres de nous.

« Attrape-la comme ceci, dit Peni en me saisissant la nuque. Puis dirige-la comme ça. » Il se mit à me secouer de droite et de gauche de la façon la plus cavalière. « Suis-moi de près. J'y vais d'abord, tu prends l'autre. On va pouvoir les surprendre parce qu'ils sont en train de faire l'amour et que l'amour est aveugle. »

Nous nous sommes approchés à cinq ou six mètres et, nos lunettes une fois ajustées, nous avons plongé. Peni d'abord, moi derrière lui. Les tortues ont voulu se séparer mais, d'un mouvement vif, Peni a passé son bras autour de la nageoire gauche de la plus grosse. L'instant d'après ils étaient tous deux invisibles au sein d'un nuage de bulles. J'ai continué à descendre, trop excité pour penser à avoir peur. La femelle sondait, mais ses mouvements étaient si lents que je la rattrapai vite. Suivant les instructions de Peni, je la saisis par la nuque, enfourchai sa carapace et la basculai vers le haut. Elle réagit immédiatement et, prise de panique, battant des nageoires, elle remonta à la surface – juste à temps, d'ailleurs, car mes poumons allaient bientôt éclater.

Dès que j'eus suffisamment dominé mon excitation pour me rendre compte de ce que j'étais en train de faire, je me rendis compte que mon Pégase pélagique était en train de nager vigoureusement vers les côtes d'Amérique du Sud, à plusieurs milliers de milles de là. J'avais perdu ma planche de secours et, à cet instant, je ne voyais plus ni Peni, ni l'île, puisqu'ils étaient derrière moi. Je me retrouvais donc là, au milieu du Pacifique, à cheval sur un monstre que j'avais aussi peur de lâcher que de garder entre mes jambes. J'étais désemparé et sur le point de tout laisser aller lorsque j'entendis Peni hurler des jurons pukapukiens derrière moi. Il me disait de faire pivoter la bête vers la terre. J'avais en effet oublié, un instant, ses instructions concernant le pilotage de la tortue ; les appliquant alors à la lettre, je vis ma sauvage tortue faire volte-face comme une jument bien dressée. Un moment plus tard, au sommet d'une vague, j'aperçus l'île devant moi et Peni, dont seule la tête émergeait, qui pilotait son papa tortue en direction du récif.

Le mâle était plus rapide que la femelle et atteignit le récif en une demi-heure environ, tandis que ma monture chélonienne mit trois bons quarts d'heure, de sorte que Peni avait déjà retourné sa proie sur le dos quand je le rejoignis. J'étais content, car cela m'avait permis d'arriver seul, glorieusement, et lorsque, à environ deux cent mètres du récif, je rencontrai Taiki et Inangaro – jolies petites naïades – je déviai de mon cap d'au moins six degrés rien qu'en les contemplant.

« *Aue !* Tu as attrapé une tortue ? » s'écria Taiki.

Je tâchai de prendre l'air aussi décontracté que possible et répondis que Mama m'avait cassé les pieds pour que je lui ramène un steak de tortue, alors j'avais bien été obligé d'y aller.

« *Aue !* Le Blanc a pris une grosse tortue ! » piailla la petite Inangaro, et je goûtai ses paroles, plus douces que le miel sur la langue d'un ours. Elles nageaient avec moi, une de chaque côté, et aucun empereur romain le jour de son triomphe, sur son grand cheval d'apparat, ne s'est senti plus fier que moi sur ma petite Madame Tortue.

\*\*\*

Comme nous approchions du récif, en revanche, j'eus soudain de graves doutes sur la façon dont se terminerait mon triomphe. Je savais maintenant comment me jeter à la mer depuis le récif, mais je n'avais pas la moindre idée de ce qu'il fallait faire pour traverser le ressac dans l'autre sens. Mais, avec Taiki et Inangaro comme témoins, je ne pouvais pas me permettre d'hésiter. Sans penser aux rouleaux je continuai droit devant moi, prêt à affronter une mort subite plutôt que d'être humilié sous leurs yeux.

Cela s'avéra en fait à la fois facile et jouissif : une grande vague nous souleva très haut puis, en s'écrasant dans un grondement assourdissant, nous emporta à vive allure sur un édreton d'écume légère. Tandis que nous traversions le plateau du récif, le plastron d'écaille de la tortue me protégea du corail. Taiki et Inangaro n'avaient pas besoin de protection : elles étaient aussi à l'aise dans le ressac qu'une paire de bigorneaux.

\*\*\*

Assis sur sa tortue, avec des effets oratoires et des mensonges éhontés, Peni raconta aux gens de Pukapuka comment j'avais courageusement enfourché le monstre féroce, comment j'avais voulu ramener le mâle à terre et comment il s'y était fermement opposé. Il ajoutait de nombreux détails merveilleux, comme le font les insulaires, car à part se vanter de leurs propres exploits, il n'est rien qui ne réjouit plus les Pukapuka que de raconter les prouesses de leurs amis.

Selon une des lois de l'île, la tortue et l'espadon-voilier appartiennent à toute la population ; et donc si on capture l'une de ces créatures, on la livre aux notables des villages, qui la divisent de façon égale entre tout le monde. Lorsqu'on partage une tortue entre cinq-cent-cinquante et quelques habitants, on pourrait penser que les portions individuelles vont être réduites. Mais elles sont plus importantes que le non-initié pourrait le croire, car sur les trois cents livres d'une tortue verte moyenne, on n'en gaspille pas dix. Les Pukapuka mangent la carapace entière, les nageoires, la tête et la queue. Ils considèrent même les écailles de la carapace et du plastron comme les parties les plus délicates, de sorte que, lorsque toute la tortue a été mangée, il reste, en fait de déchets, à peine de quoi remplir un chapeau.